

Philippe Geslin, *L'apprentissage des mondes. Une anthropologie appliquée aux transferts de technologies.* Paris, Octares/MSH, 1999 + CD-ROM.

Pierre Morlon

---



**Electronic version**

URL: <http://journals.openedition.org/etudesrurales/61>

DOI: 10.4000/etudesrurales.61

ISSN: 1777-537X

**Publisher**

Éditions de l'EHESS

**Printed version**

Date of publication: 1 January 2000

**Electronic reference**

Pierre Morlon, « Philippe Geslin, *L'apprentissage des mondes. Une anthropologie appliquée aux transferts de technologies.* Paris, Octares/MSH, 1999 + CD-ROM. », *Études rurales* [Online], 155-156 | 2000, Online since 16 June 2003, connection on 22 September 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/61> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.61>

---

This text was automatically generated on 22 September 2020.

© Tous droits réservés

---

## Philippe Geslin, *L'apprentissage des mondes. Une anthropologie appliquée aux transferts de technologies*. Paris, Octares/MSH, 1999 + CD-ROM.

Pierre Morlon

---

### Le livre

« La mer, la terre et le palétuvier. Ethnologie et transferts de technologies. L'exemple du sel chez les Susu de Guinée » est le titre de la thèse dont Philippe Geslin a tiré cet ouvrage. Il y présente et analyse l'histoire, tronquée par les événements politiques, de son implication comme anthropologue dans un transfert de technologie des marais salants de Guérande en France vers la Guinée où les Susu produisent traditionnellement du sel par chauffage d'une saumure (eau de mer enrichie par filtrage de terre salée) en brûlant du bois de palétuvier. L'objectif de ce transfert, inspiré de celui réussi auparavant au Bénin, était d'abord écologique : remplacer par l'énergie solaire la consommation de bois supposée détruire la mangrove. Il était également social : réduire le temps et la pénibilité du travail des hommes qui coupent et apportent le bois, et des femmes qui cuisent la saumure dans une chaleur étouffante. Il était enfin économique, le temps libéré permettant en particulier la réfection des digues des rizières.

### Une anthropologie appliquée et impliquée

L'ouvrage est un plaidoyer pour l'implication des anthropologues (ou ethnologues) dans les projets de développement ou de transfert de technologie. Ou plutôt, il s'agit de deux plaidoyers destinés à deux publics différents : l'un pour convaincre les développeurs et autres intervenants de commencer par regarder où ils mettent les pieds et essayer de savoir quels « effets collatéraux » peut avoir leur action (même et surtout lorsque celle-ci est bien intentionnée, car en ce domaine l'enfer est pavé de bonnes intentions) ; l'autre pour convaincre les anthropologues ou ethnologues, spécifiquement français<sup>1</sup>, que ce n'est pas en se tenant prudemment (avec un seul m) à

l'écart qu'ils empêcheront les premiers de courir à l'échec ou de faire des dégâts dans les sociétés « cibles » de leurs interventions.

Le contenu

L'introduction de l'ouvrage pose les bases théoriques. Considérant que « les transferts de technologies ont toujours été des actes courants et essentiels dans l'histoire des sociétés », y compris des sociétés dites traditionnelles. « On comprend alors que la quête d'un terrain culturellement homogène et vierge de tout contact relève dans ce cas précis d'un idéalisme aujourd'hui dépassé » (p. 42) : ce n'est pas « dans ce cas précis », c'est très général et c'est l'inverse qui est exceptionnel ! Des anthropologues partagent avec des botanistes (toujours à la recherche d'une végétation naturelle non modifiée par l'homme, pour laquelle ils ont inventé le concept de « climax » qui s'évapore dès qu'on cherche à le toucher concrètement) ce rêve d'une « pureté originelle » dont il faudrait analyser et critiquer les fondements théoriques et idéologiques<sup>2</sup>. P. Geslin justifie que l'anthropologue ait à étudier ces transferts. Il s'agit de réaliser une démarche transdisciplinaire faisant converger en une « anthropotechnologie » (dans la lignée de Wisner) l'« ethnologie des techniques » (dans la filiation de Leroi-Gourhan, Haudricourt, Cresswell, Sigaut, la technique, « acte traditionnel efficace », est un phénomène social à part entière ; le choix technique est par conséquent un choix social et un transfert de technologie est un rapport social entre plusieurs sociétés ; les relations entre le groupe social et son environnement passent nécessairement par les activités techniques et les savoirs qu'elles impliquent<sup>3</sup>) et l'« ergonomie francophone », enrichies de la « sociologie de l'innovation ». Dans cette approche, à la fois fondamentale et finalisée, « c'est moins la mise en oeuvre de transfert de technologies appropriées qui nous intéresse, que celle de transfert approprié de technologies ». Le projet est ambitieux : « Notre souhait est de ne pas rompre complètement avec les méthodes d'enquêtes ethnographiques classiques, mais bien, en spécifiant l'objet d'intervention [■] de réfléchir sur la manière de doter la démarche classique de moyens d'agir, non réducteurs pour la discipline et recevables, dans le contexte d'un projet, par les différents acteurs<sup>4</sup> »

Le corps de l'ouvrage se veut l'illustration, par le biais d'un cas concret, de la faisabilité et de l'utilité de ces positions théoriques. Il se compose de quatre parties. La première expose les « mondes » et l'histoire des différents acteurs et milieux du transfert : les paludiers de Guérande et les ONG, les influences extérieures en Guinée, le littoral et la mangrove, le village, le hameau et le campement. La deuxième présente l'histoire de la production du sel et de ses techniques dans la zone étudiée et celle de l'action des paludiers. La troisième analyse le processus d'innovation et d'appropriation en s'attardant sur le rôle particulier des médias. La dernière, la plus longue, développe les principaux « repères pour la conception » que fournit l'anthropologue afin de répondre aux interrogations des promoteurs du transfert : dans l'aire d'étude, les techniques traditionnelles limitent la consommation de bois de feu qui ne dépasse pas la capacité de régénération naturelle de la mangrove ; en revanche, l'analyse du temps de travail et de sa pénibilité montre tout l'intérêt qu'il y a à remplacer le chauffage au bois par l'action du soleil. Mais, associée à la mobilité de certaines catégories de producteurs, à la variabilité des besoins d'une année sur l'autre et au calendrier des opérations, le complexe système foncier, qui comporte tout un éventail de situations en termes de sécurité et de droits d'utilisation des terres, fait que seuls les producteurs issus du lignage fondateur du village pourraient bénéficier des aménagements fixes et permanents que constituent les marais salants envisagés par le projet. Par conséquent,

les salines « mixtes », où le sel est obtenu par évaporation d'une saumure sur des bâches plastiques, constituent une solution alternative qui « assure la cohésion sociale du groupe en permettant à chacun d'assurer une production salicole minimale pendant la saison ». D'autre part, la mise en oeuvre des marais salants serait difficile et freinée par l'organisation du travail collectif et la répartition sexuelle des tâches. Enfin, des marais salants ne permettraient de produire que du sel « femelle », le plus courant, et non du sel « mâle » qui, en dehors de sa symbolique, est une exclusivité économique des femmes.

L'ouvrage s'achève sur un épilogue méthodologique et un bilan. S'interrogeant sur la nature et les significations -- pour l'ethnologue et pour le commanditaire -- d'un tel engagement, l'épilogue présente un tableau des étapes principales de la méthode d'intervention utilisée en analyse ergonomique du travail, revient sur les considérations théoriques de l'introduction, à la lumière du cas développé dans le livre, et conclut que, si une telle démarche a pu être réalisée par une petite ONG, elle est à la portée des grands projets internationaux.

Le plan choisi par l'auteur est séduisant. P. Geslin construit petit à petit son discours par des va-et-vient successifs entre la description d'une partie du processus de production, l'histoire de la zone (contacts interethniques et interventions extérieures) et les fonctionnements sociaux. Cela permet d'alterner agréablement réflexions théoriques, descriptions pratiques, histoire plus ou moins lointaine<sup>2</sup> Mais -- était-ce inhérent à ce choix ou un défaut de réalisation pratique ? -- ces va-et-vient conduisent à des retours en arrière, en particulier à l'éclatement de l'histoire entre plusieurs parties du livre (sans compter une ou deux répétitions, par exemple pages 122 et 160), exigeant une très grande mémoire de la part du lecteur qui finit par avoir du mal à s'y retrouver, en particulier aux chapitres VII et VIII, sauf s'il se fabrique des schémas que l'auteur aurait été bien inspiré de lui fournir ! C'est dommage car l'histoire, depuis les plus anciens textes connus, de la technique de production de sel, en relation avec le commerce local et international, pourrait demeurer un modèle du genre.

Bien qu'accompagné d'un CD-ROM (mais tout le monde n'est pas équipé pour lire ce support), l'ouvrage manque cruellement d'illustrations, et celles qui sont fournies gagneraient à être plus parlantes. Notamment, le lecteur aurait besoin de plusieurs schémas, à différentes échelles, grâce auxquels il pourrait situer les uns par rapport aux autres les lieux et les événements mentionnés : cartes de la Guinée et des pays voisins, du territoire de Wonkifon, des campements de Wondewolia ; chronologie des mouvements de population, de l'évolution des techniques, des contacts avec l'Europe, des interventions extérieures et, in fine, de celle de l'auteur ; schémas des différents types d'organisation de la production de sel<sup>3</sup>.

Changer une technique, c'est toucher à toute la société et à tout dans la société. Le cas traité ne résulte pas d'un choix délibéré de l'auteur, parmi d'autres possibilités. C'est celui sur lequel il a été appelé à travailler et a rédigé sa thèse. Or, quoi de plus simple, en apparence, que de faire évaporer de l'eau de mer pour en recueillir le sel ? On serait tenté de penser que, pour être démonstratif, il eût mieux valu prendre un autre exemple dans le domaine beaucoup plus complexe des techniques agricoles où on ne compte plus les échecs ou demi-échecs, quand ce ne sont pas les effets pervers<sup>4</sup> De fait, l'un des principaux intérêts de ce livre est de montrer, et de façon magistrale, que la production de sel n'est justement pas quelque chose de simple, parce qu'on ne peut pas la traiter indépendamment des autres activités et qu'elle est intégrée à la production agricole dont elle est à la fois complémentaire (en compensant par son

revenu les mauvaises récoltes de riz et en utilisant la main-d'oeuvre en saison sèche) et concurrente (pour les travaux de réparation des digues des rizières ou lorsqu'elle se prolonge en début de saison des pluies). Compte tenu du contexte social de Wondewolia, la riziculture et l'activité salicole sont étroitement liées. En se rompant, les digues des rizières réduisent considérablement la production de riz. Les producteurs doivent alors compenser le manque à gagner en s'installant précocement sur les campements de production de sel plus ou moins éloignés et en y restant tard dans la saison, entrant ainsi dans un cercle vicieux en ce que cette nécessité limite les périodes d'intervention sur les digues dont la solidité risque d'être amoindrie. Cette interdépendance englobe aussi les activités commerciales (colportage) des femmes. Enfin, l'alternative technologique pour la production de sel -- évaporation de l'eau par chauffage ou par les météores (soleil et vent) -- met en jeu le régime foncier et les relations, dans le travail, entre sexes et entre voisins. C'est donc tout un ensemble d'activités et de relations qui est concerné par ce transfert de technologie, et ce livre atteste à sa manière, et admirablement, que si « l'étude de n'importe quel objet d'une civilisation permet de reconstruire ou de faire défiler celle-ci », la modification de n'importe quel objet d'une société se répercute sur celle-ci dans bien des domaines a priori insoupçonnés.

Les apports des différentes disciplines

Les apports de l'ergonomie tiennent-ils leurs promesses ? Personnellement, je n'ai pas été convaincu, à la lecture, de l'utilité de l'analyse ergonomique présentée au chapitre XI. Le simple fait de « vivre avec », quitte à faire soi-même ces travaux pendant quelques heures, associé à une méthode traditionnelle d'enquête auprès des intéressés, n'aurait-il pas permis d'arriver aux mêmes conclusions ? Il est d'ailleurs significatif que P. Geslin en ait reporté le détail en annexes, alors qu'il a exposé de façon minutieuse, dans le corps du texte, la question du régime foncier. Pourtant, il affirme dans le bilan que « la méthode d'intervention ergonomique s'est révélée structurante ». Sur ce point, l'agronome et l'anthropologue ont évidemment des points de vue différents : depuis toujours, des agronomes (au sens large) se sont intéressés à autre chose que l'amélioration des rendements, et en particulier à la réduction de la pénibilité du travail. D'où une attention qui, si elle n'a pas la rigueur méthodologique de l'ergonomie<sup>4</sup>, est un des moteurs de l'innovation dans le domaine des outils (me revient en mémoire le lointain souvenir d'un exposé au cours duquel l'orateur racontait l'histoire d'une de ces innovations dans une région d'Afrique où les paysans sont en permanence « cassés », courbés vers le sol pour racler la terre : position due à la trop faible longueur du manche de l'outil, elle-même expliquée par la faible résistance mécanique du bois disponible localement, d'où l'idée d'importer ou de planter du bois plus résistant). L'absence de description de la succession des gestes, pourtant classique en ethnologie, est étonnante. Du coup, on ne sait pas de quoi sont composées les charges que les femmes sont contraintes de porter de façon répétitive dans la journée (p. 142) : un manque d'autant plus surprenant que, dans le bilan, P. Geslin précise que l'approche ergonomique oblige à un degré de finesse dans l'analyse du contenu des actes, rarement atteint en ethnologie ! Il y a certes le CD-ROM, mais le papier ne devrait-il pas se suffire à lui-même ?

Si la technique est un phénomène social, elle a aussi une matérialité qui procède d'autres disciplines. La production de sel fait intervenir un nombre très réduit de mécanismes, évaporation d'une solution aqueuse de sel et cristallisation de ce dernier, relevant de la physique, dont l'ethnologie des techniques ne semble pas a priori avoir

besoin. Le cas serait différent pour l'agriculture qui met en jeu, en de multiples interactions complexes, un nombre beaucoup plus considérable de mécanismes physiques, chimiques, biologiques<sup>4</sup>. Pourtant, P. Geslin aurait dû expliquer pourquoi il n'est pas conseillé de réutiliser le lendemain la saumure de la veille (p. 141) : cela n'est pas évident pour le profane. La concentration du travail sur une certaine période du calendrier agricole n'est pas du tout « inhabituelle » (p. 198) ; elle est au contraire très répandue dans tous les climats à saisons fortement contrastées où l'objectif d'étaler le calendrier de travail est, avec celui de réduire ou de disperser les risques, une des deux clés essentielles de compréhension des systèmes de production agricoles<sup>5</sup>.

Des choses rencontrées ailleurs et des conclusions convergentes

L'agronome, qui a commencé par vouloir appliquer ce qu'il avait appris à l'école, puis a cherché, dans les études d'anthropologie et d'histoire, des éléments lui permettant de comprendre la société sur laquelle il intervenait, a fait ensuite embaucher une anthropologue dans le projet où il travaillait, pour enfin entreprendre un ouvrage cosigné par des agronomes « développeurs » et des gens de disciplines très diverses, ne peut que se réjouir de voir un anthropologue plaider et affirmer une même conviction ! Pour ma part, j'avais usé d'un titre proche du sous-titre du livre de P. Geslin,

« L'archéologie appliquée au développement agricole : la reconstruction des ados précolombiens sur l'Altiplano » (1992, p. 243), tout en soulignant qu'il pouvait sembler inconvenant : « Le titre de cet exposé choquera sans doute aussi bien les archéologues traditionnels, dont la science est pure de toute application pratique, que la grande majorité des agronomes et autres « développeurs », peu enclins à considérer quelque chose d'indigène et de préhistorique comme une technique d'avenir. La collaboration étroite entre ces deux disciplines paraît bien incongrue [4]. Passe encore de considérer que, si de nombreux paysans utilisent encore une technique traditionnelle, c'est que, d'une manière ou d'une autre, elle est adaptée à leur situation. Mais que dire d'une technique presque partout abandonnée depuis des siècles ? Et pourtant<sup>4</sup> »

Mais l'intention n'est pas le seul point de convergence. Je me permettrai ici d'en mentionner quelques autres entre les observations de P. Geslin et celles que j'ai tirées de mes expériences de terrain sur trois continents, espérant apporter ainsi quelques éléments de réponse à la question : l'exemple si particulier de la production de sel chez les Susu de Guinée peut-il dire quelque chose ailleurs dans le monde ou pour une autre activité ?

Pour les Andes, nous avons insisté sur l'intégration et l'absence de différenciation conceptuelle entre production de sel et agriculture, et nous avons compté les marais salants au nombre des « zones de production » aménagées par les paysans en vue d'une production particulière sur un milieu naturel particulier<sup>6</sup>. De fait, agriculture (irriguée) et marais salants présentent de fortes similitudes : de part et d'autre, la production est obtenue grâce à l'interception de l'énergie solaire sur de grandes surfaces ; elle demande des apports d'eau (donc des techniques hydrauliques avec des modalités sociales d'utilisation) et est soumise à la fois au rythme des saisons et aux aléas météorologiques. En outre, certains objectifs, bien qu'opposés, font appel aux mêmes phénomènes et aux mêmes connaissances : dans un cas, faire évaporer l'eau le plus vite et le plus complètement possible, et, dans l'autre, l'économiser au maximum.

Il n'est guère de populations, même très isolées, dont les productions ne soient dépendantes de marchés lointains ou en concurrence avec des industriels ou des agriculteurs étrangers. Un des résultats du travail de P. Geslin rejoint ce que j'ai pu constater ailleurs dans des villages en apparence complètement coupés du reste du

monde : la découverte « d'étonnants réseaux d'acteurs qui de fait nous avaient fait sortir de notre sphère [²] jusqu'alors limitée [²] au hameau de Wondewolia » et dont les habitants sont en relation avec des partenaires inattendus, parfois très lointains. Et « les producteurs concernés par une innovation peuvent ne révéler que tardivement des actions menées en parallèle et aux mêmes fins » avec ces autres partenaires². Un des facteurs de réussite du projet guinéen résidait dans la volonté d'améliorer les conditions de vie immédiates des paysans tout en conservant le milieu où et dont ils vivent. Cela contraste avec tant d'autres projets dans le tiers-monde, pour qui les paysans ne sont que des instruments à qui l'on demande de « cracher » le maximum d'une production voulue par des dirigeants nationaux ! Concrètement, bien qu'il s'agisse d'une production assez spécifique (le sel), ces objectifs correspondent à une problématique que l'on rencontre partout où les populations utilisent du bois de feu : en même temps qu'elles détruisent la forêt, elles s'obligent à aller chercher le bois de plus en plus loin.

Si, comme le souligne P. Geslin, il n'y a pas de solution valable partout et transférable immédiatement d'un endroit à un autre -- précisément parce que, même s'il s'agit d'un problème technique similaire, les sociétés sont différentes -- les défauts, erreurs ou aberrations des interventions extérieures et, en particulier, des politiques nationales, sont partout comparables. Quelques exemples de ce que P. Geslin dénonce en Guinée reflètent bien ce qui se passe ailleurs dans le monde :

-- Si des progrès ont été réalisés dans certaines régions, presque partout dans le tiers-monde se succèdent des interventions extérieures disjointes dont chacune repart à zéro, sans aucune transmission ni capitalisation d'expérience de l'une à l'autre, alors que les populations ont, elles, constitué « une véritable « mémoire du développement » [²] dans certains cas parfaitement intégrée dans le système de représentation » induisant parfois des raisonnements passant de « d'où pouvons-nous obtenir une aide pour ce projet qui nous tient à coeur ? » à « quel projet pouvons-nous inventer pour recevoir de l'aide ? ».

-- Des interventions extérieures sectorielles négligent les interrelations étroites (complémentarités et concurrences) entre activités « agricoles » et « non agricoles ». Elles considèrent souvent de façon très réductrice les relations entre les sociétés et le milieu qu'elles exploitent, milieu qu'elles caractérisent par des « contraintes » définies de façon technocratique et exogène, ne tenant pas compte de ce que ce milieu, presque toujours, n'est plus « naturel » depuis longtemps mais anthropisé *pour* (aménagement) et *par* cette utilisation, et de ce qu'il n'y a pas de contraintes dans l'absolu, mais seulement relatives à la façon dont une société déterminée est organisée pour exploiter ce milieu.

-- Un long vivre-avec la population concernée est nécessaire, au contraire de l'expertise classique qui, « généralement pratiquée sur une durée très courte, ne permet pas de dissocier clairement des tendances, ancrées de longue date au sein de la société, de phénomènes anecdotiques ». Mais, très souvent, la demande d'expertise ne vise qu'à valider des choix déjà faits (demande que certains « experts » savent particulièrement bien satisfaire), et j'ai vu des demandeurs révoltés par des recommandations très différentes de ce qu'ils faisaient !

-- L'application du droit foncier européen, en créant une propriété privée au profit d'un petit nombre, va à l'encontre des règles traditionnelles où il n'y a pas un unique droit de propriété mais une superposition de différents niveaux d'autorité et droits d'accès qui, s'ils sont loin d'être égaux, permettent à tous de vivre. Les droits traditionnels

sont fondés sur le fait d'avoir défriché ou aménagé le milieu naturel pour le rendre productif, d'où la légitime indignation des populations héritières, proches ou lointaines des premiers aménageurs, qui se voient brutalement privées de leurs droits par les lois transformant la terre et l'eau en marchandises offertes à la cupidité des puissants et que le démon du libéralisme fait surgir comme des champignons vénéneux aux quatre coins du monde.

-- Le décret sur l'iodation du sel, rendant illégale ou économiquement non viable la production artisanale traditionnelle (qui, en l'occurrence, contient naturellement de l'iode !) ressemble comme deux gouttes d'eau à celui critiqué, au Pérou, par B.S. Orlove (1982 et 1992).

Toute la question est de savoir si ces politiques aberrantes ou nocives résultent de la simple ignorance -- auquel cas le plaidoyer pour l'anthropologie appliquée prend tout son sens -- ou si d'autres intérêts, d'autres motivations sont en jeu, et dans ce cas, le travail de l'anthropologue peut être utilisé pour diviser et déstructurer une société et amoindrir sa capacité de résistance aux agressions extérieures. Comme le souligne justement P. Geslin, dès lors qu'ils sont « intégrés au processus de décision, les repères-pour-la-conception tombent pour ainsi dire dans le domaine public avec les risques de détournement que cela comporte et qu'il faut avoir envisagés dès l'analyse de la demande et sa reformulation ».

Le CD-ROM

L'ouvrage recèle une innovation technologique (du moins en ethnologie francophone). Il contient un CD-ROM qui, après une présentation, affiche à l'écran une vidéo, des diapositives et du texte. Les images aident à concrétiser le milieu, l'habitat et les activités (on voit les gens travailler), mais leur brièveté et leur dimension (elles n'occupent qu'une petite partie de l'écran) ne permet pas d'avoir une idée de la durée, de la répétition, de la pénibilité des tâches. Le texte donne des éléments essentiels, tirés du livre.

Le CD-ROM inclut en outre un fichier d'annexes qui traite d'abord des étapes d'une intervention anthropotechnologique, de l'histoire de la technique de production de sel, des activités quotidiennes sur les campements de production de sel. Puis il présente les recommandations qui en sont issues : la question de la déforestation, l'alternative solaire dans le hameau pour retrouver une stabilité sociale, l'alternative solaire dans le village pour reconquérir des marchés nationaux, l'alternative solaire et la répartition sexuelle des tâches, un choix qui dépend du système foncier, les modalités d'organisation du travail collectif, la gestion des risques, la représentation du sel et de sa production dans le système de pensée des Susu. Ce document d'une trentaine de pages est une sélection d'éléments du livre, autorisant une lecture plus rapide (après mise en forme et correction des fautes d'orthographe ou de frappe).

Le lecteur peut ainsi consulter le CD-ROM indépendamment du livre.

En conclusion

Un ouvrage stimulant parce que passionné et rigoureux bien qu'engagé. Un livre dérangent aussi, qui sort une certaine anthropologie française de sa confortable tour d'ivoire pour la plonger dans les enjeux et les ambiguïtés de l'action. Un recueil, en tout cas, qui ne fait pas regretter le temps qu'on lui a consacré.



---

## NOTES

- 1.. En France, est-ce à cause de leur conscience aiguë du « péché originel » d'une discipline née au service de la domination coloniale que les ethnologues sont si réticents à tout travail pouvant avoir des implications pratiques, ce qui rend extrêmement difficile leur collaboration avec une discipline, par nature appliquée, comme l'agronomie ? Pour le bien ou pour le mal, leurs collègues d'outre-Atlantique n'ont pas ces blocages. N'y a-t-il pas des cas où vouloir garder les mains propres relève de la non-assistance à populations en danger ?
- 2.. Je ne résiste pas au plaisir de citer la conclusion de P. Geslin à ce sujet, empruntée à Leiris (1969) : « Si nous voulons être objectifs, nous devons considérer [les sociétés étudiées par les ethnologues] dans leur état réel -- c'est-à-dire dans leur état actuel de sociétés subissant à quelques degrés l'emprise économique et culturelle européenne -- et non pas en nous référant à l'idée de je ne sais quelle intégrité, car cette intégrité, il est bien évident que les sociétés qui sont de notre ressort ne l'ont jamais connue, même avant d'être colonisées, vu qu'il n'est vraisemblablement pas une société qui ait toujours vécu dans l'isolement complet, sans aucune espèce de rapports avec d'autres sociétés et sans, par conséquent, recevoir du dehors un minimum d'influences. »
- 3.. Toujours au chapitre des illustrations, on ne peut que regretter la très médiocre qualité d'impression des photos.
- 4.. Il est de notoriété publique qu'en ergonomie il y a eu plus de recherches pour quelques dizaines de milliers de pilotes d'avion et spatonautes que pour les trois milliards de paysans des agricultures manuelles.
- 5.. P. Morlon ed., *Comprendre l'agriculture paysanne dans les Andes centrales (Pérou-Bolivie)*. INRA, 1992.
- 6.. B.S. Orlove, « Las técnicas tradicionales de la utilización de la sal en la sierra peruana », in P. Morlon, B.S. Orlove et A. Hibon, eds., *Tecnologías agrícolas tradicionales en los Andes centrales : perspectivas para el desarrollo*. Lima, Unesco/Pnud/Cofide, 1982 : 31-34. « Champs de sel », in P. morlon ed. *op. cit.* : 209-216.